

L'éléphant qui porte malheur



BeQ

[sans nom d'auteur]

Une autre aventure extraordinaire
du Domino Noir # HS-087

L'éléphant qui porte malheur

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature québécoise*
Volume 808 : version 1.0

L'éléphant qui porte malheur

Collection *Domino Noir*

gracieuseté de Jean Layette

[http ://www.editions-police-journal.com/](http://www.editions-police-journal.com/)

I

Alain de Guise, le jeune homme qui s'était fait une renommée mondiale sous le nom du Domino Noir, était à se reposer dans son appartement.

Il était huit heures du soir.

Tout à coup, on frappa à la porte.

Le Domino se leva et alla répondre.

Une jeune fille entra dans l'appartement.

– Monsieur le Domino Noir ? demanda-t-elle.

– C'est moi, répondit le jeune homme.

– Asseyez-vous.

– Merci.

Le Domino examina sa visiteuse. Elle semblait très riche. Son chapeau, sa robe, ses souliers, tout indiquait, chez elle, qu'elle devait posséder une certaine aisance.

– Alors, vous désirez me voir, mademoiselle ?

– Oui, monsieur le Domino.

Après un court silence, elle reprit :

– Tout d’abord, laissez-moi me présenter, je suis mademoiselle Pauline Boissonnault, la fille du millionnaire, dit-elle en souriant.

– Que puis-je faire pour vous, mademoiselle ?

– J’aurais besoin de vos services, dit-elle. Je suis prête à vous rémunérer.

– Je regrette, mademoiselle, mais je n’accepte jamais d’argent.

– Mais, c’est un cas extraordinaire.

– Je ne comprends pas, comment cela ?

– Je vais vous expliquer. Dernièrement, j’ai hérité de mon grand-père. Mais tout ce que j’ai reçu, c’est ce petit éléphant de bois.

– Tiens, tiens.

Le Domino prit l’éléphant que la jeune fille venait de sortir de son sac à main.

Il l’examina curieusement.

– Un drôle d’héritage.

– Vous allez voir à quoi sert cet éléphant. Mon grand-père a laissé sept éléphants semblables. Chaque personne qui en possède un a droit à une partie de son héritage.

– Je comprends. Mais pourquoi avez-vous besoin de mes services ?

– Parce que je dois aller jusqu'en Chine pour quérir cet héritage.

– En Chine ?

– Oui, c'est là qu'est mort mon grand-père.

– Vous ne pouvez y aller seule ?

– Non, car j'ai peur. Mon père ne peut m'accompagner. Il a pensé à vous.

– Vous avez peur de quoi ?

– Hier, j'ai reçu une lettre.

– Une lettre ?

– Oui, je vais vous la montrer.

Elle remit une enveloppe au Domino.

Celui-ci l'ouvrit et put lire :

« Mademoiselle,

Vous devez vous rendre en Chine pour recueillir l'héritage de votre oncle, ces jours-ci. Un petit conseil : n'y allez pas, il vous arriverait malheur. »

– Ce n'est pas signé, dit le Domino.

– Non.

_Quand devez-vous vous rendre en Chine ?

– Nous devons nous rendre à Tokyo pour le premier du mois de décembre. Là, tous les héritiers doivent prendre une voiture qui les conduira à l'endroit où nous recevrons l'héritage.

– Vous connaissez les héritiers ?

– Non. Je n'en connais aucun.

– Et vous croyez qu'il se peut qu'il y en ait parmi eux qui veulent s'approprier tout le magot.

– Parfaitement.

La jeune fille se leva :

– Je dois partir, que décidez-vous !... Toutes

vos dépenses seront payées.

Après une courte hésitation, le Domino répondit :

– J’accepte, ce long voyage va me faire du bien.

– Merci, monsieur le Domino.

Le Domino dit en souriant :

– Écoutez, vous ne devrez pas m’appeler le Domino. Appelez-moi Alain, je passerai pour votre cousin.

– C’est très bien. Alors, Pauline et Alain.

– Quand partons-nous ?

– Dans deux jours.

– C’est très bien.

La jeune fille se dirigea vers la porte,

– Un instant, mademoiselle Pauline. Vous avez confiance en moi ?

– Mais oui.

– Alors je vous demanderais de bien vouloir me laisser l’éléphant.

– Pourquoi ?

– Ce serait plus prudent. Personne ne saura qu’il est en ma possession.

La jeune fille le sortit de son sac à main.

– Tenez, le voilà. Prenez-en bien soin.

La jeune fille sortit.

Le Domino demeura longtemps pensif.

– Un voyage en Chine... dit-il... ça devrait être intéressant.

La sonnerie du téléphone sonna.

Le Domino décrocha l’appareil.

– Allô ?

– Ici Pauline Boissonnault. Vous vous souvenez ?

– Mais certainement.

– Je ne peux rien vous expliquer au téléphone. Tout ce que je peux vous dire, c’est que vous aviez raison.

– Comment cela ?

– On m’a volé mon sac à main.

- Mais qui ?
 - Je n'ai vu qu'une ombre.
 - Aviez-vous beaucoup d'argent ?
 - Oh non, une centaine de dollars tout au plus.
 - Vous rapporterez la chose à la police.
 - Ce n'est pas nécessaire. Je voulais simplement vous prévenir.
- Le Domino raccrocha.
- Pour moi, le voyage va être mouvementé.

II

Deux jours plus tard, le Domino montait à bord du train qui devait les mener à l'autre bout du Canada où il s'embarquerait sur le paquebot pour la Chine.

Il était accompagné de mademoiselle Pauline Boissonnault.

– Vous avez bien l'éléphant, cousin ? lui demanda la jeune fille.

– N'ayez crainte, répondit le Domino, il est en sûreté, Pauline.

Le voyage sur le train fut long et fatigant.

Mais le 26 novembre, nos deux jeunes gens montaient sur le bateau et étaient en route pour le céleste empire.

C'est sur le paquebot qu'arrivèrent les premiers incidents.

Un jour, alors que le Domino et la jeune fille

étaient à déjeuner, un vieil homme s'approcha d'eux.

– Pardon, mademoiselle, je vous ai entendu parler hier et j'ai su que vous alliez à Tokyo ?

– Oui monsieur, répondit la jeune fille surprise.

– Vous ne seriez pas une des héritières de monsieur Jean-Claude Beauparlant ?

La jeune fille jeta un coup d'œil au Domino.

Celui-ci lui fit un signe qui voulait dire :

– Taisez-vous.

Pauline répondit au vieil homme.

– Jean-Claude Beauparlant ? Je ne connais personne de ce nom-là.

– C'est curieux... j'aurais cru...

Le vieil homme ne semblait pas vouloir s'en aller.

– Moi, j'ai reçu une drôle de lettre ; monsieur Jean-Claude Beauparlant était un de mes vieux amis. Il m'a légué un éléphant.

Le bonhomme parlait à haute voix et plusieurs personnes pouvaient l'entendre.

– Je dois me rendre jusqu'en Chine avec l'éléphant. Là on me l'échangera pour une somme d'argent fabuleuse. C'est tout ce que je sais. Mais je dois prendre une voiture à Tokyo le premier décembre et j'avais cru vous entendre dire la même chose.

– Vous vous êtes trompé, monsieur.

– Alors, excusez-moi. Le bonhomme s'en alla sans ajouter un mot.

Un peu plus tard, Pauline et le Domino se retrouvaient côte à côte sur le pont.

– Voilà un des héritiers, dit le Domino. Vous le connaissez ?

– Non.

– Il vaut mieux ne pas divulguer le but de notre voyage. Il est probable que les six autres sont sur ce bateau. À moins...

– À moins que quoi ?

– À moins qu'il y ait des Chinois parmi les

héritiers.

– Ça se peut.

– Vrai.

– Oui, car mon grand-père a passé la moitié de sa vie au pays des jaunes.

– Votre grand-père s'appelait bien Beauparlant ?

– Oui, c'était bien ça, Jean-Claude Beauparlant.

Le lendemain de ce jour-là, lorsque le Domino se leva, une activité peu ordinaire régnait sur le bateau.

Le Domino s'approcha d'un matelot.

– Qu'est-ce qui se passe ?

– C'est effrayant, monsieur.

– Mais quoi, parlez.

– Un homme a été assassiné.

À la cabine no 16.

Le Domino se précipita.

Les alentours de la cabine étaient bourrés de

monde.

– Qu'est-ce qu'il y a, demandaient les uns...

– C'est effrayant, disaient d'autres.

– Un meurtre !

Les cris venaient de partout.

Le Domino réussit à se frayer un chemin jusqu'à la cabine no 16.

– Qui a été tué ? demanda-t-il à un homme qui se trouvait près de lui.

– Monsieur Lemay.

– Monsieur Lemay, je ne connais pas. Comment a-t-il été tué ?

– J'ai pu comprendre que c'était par un voleur, car sa cabine a été fouillée de fond en comble.

– Ah, a-t-on arrêté le coupable ?

– Je ne crois pas.

À ce moment, la porte de la cabine s'ouvrit et le capitaine du bateau sortit :

Le Domino en profita pour jeter un coup d'œil à l'intérieur de la cabine.

Ce qu'il vit le stupéfia complètement.

Un homme était étendu sur un grabat.

Une large tache de sang se détachait de sa poitrine et indiquait clairement l'endroit où il avait été poignardé.

Le Domino avait eu le temps de jeter un coup d'œil sur la figure de cet homme.

Il le reconnut aussitôt.

C'était le vieil homme qui leur avait parlé la veille au sujet de l'éléphant.

Mais qui donc a tué monsieur Lemay ?

Un des héritiers ?

– Peut-être simplement un des passagers du bateau ?

III

Un des héritiers avait disparu.

Un peu plus tard, le Domino dit à la jeune fille :

– Vous n’êtes plus que six... à moins qu’un passager ait tué Lemay pour prendre sa place.

– C’est possible.

– Certainement. Cet idiot a crié partout qu’il possédait un éléphant qui lui donnerait une somme fabuleuse.

Le Domino mit la main dans sa poche et sortit son étui à cigarettes.

– Bon, dit-il, il ne m’en reste plus une seule. Je vais aller en chercher un paquet dans ma valise. Attendez-moi ici.

– Très bien.

Le Domino se dirigea vers sa cabine.

En entrant, il s'aperçut tout de suite qu'il y avait quelque chose d'anormal. Ses valises étaient déplacées, tout était en désordre.

Il ouvrit une de ses valises.

Tout était pêle-mêle.

– Tiens, tiens, on a fouillé ma chambre... ah, ah, voilà qui devient intéressant.

Le Domino se dirigea vers son bureau et ouvrit un gros pot à tabac qui se trouvait sur le dessus.

Il respira plus librement. L'éléphant était là.

– Les cachettes les plus simples sont souvent les meilleures.

Après avoir réfléchi quelques secondes, il glissa l'éléphant dans sa poche.

Puis, après avoir pris ses cigarettes, il alla rejoindre Pauline.

Il ne dit pas un mot de l'incident à la jeune fille de peur de l'énerver.

– Désormais, se dit-il, je serai sur mes gardes. Quelqu'un sait que je possède un éléphant ou

bien s'en doute.

Les deux autres jours du voyage se déroulèrent sans autres incidents.

La plus longue partie du voyage était terminée.

Le Domino, toujours accompagné de Pauline Boissonnault, se dirigea vers la gare.

Il se dirigea immédiatement vers un guichet à billets.

– Deux billets pour Tokyo, s'il vous plaît.

– Bien, monsieur.

Le commis lui remit les deux billets.

– À quelle heure le prochain train ?

– À cinq heures ce soir.

Le Domino regarda sa montre. Il n'était que deux heures.

Il emmena Pauline dans un restaurant ; ils restèrent là une bonne partie de l'après-midi.

Vers quatre heures et demie, ils retournèrent à la gare.

Le train pour Tokyo était sur la voie.

– Le voyage est long ? demanda Pauline.

– Non, trois heures seulement.

Au même moment, un homme vint s’asseoir en face d’eux.

Le Domino le reconnut aussitôt, c’était celui qui lui avait adressé la parole près de la cabine de monsieur Lemay.

Le Domino le salua de la tête.

Cet homme assez gros paraissait jovial. Il répondit cordialement au salut du Domino puis, se levant tout à coup, il alla le trouver.

– Excusez-moi, je ne vous dérange pas.

– Du tout, dit le Domino.

– Vous allez à Tokyo ?

– Oui.

– Moi aussi. Je dois rencontrer le chinois Sky Lee le premier décembre.

Après un court silence, le gros homme reprit :

– Je ne me suis pas nommé. Je suis Antonio

Jolicœur.

– Je suis Alain Boissonnault et voici ma cousine, Pauline Boissonnault, fit le Domino.

Le gros homme sursauta :

– Boissonnault ?... N'étiez-vous pas parents avec monsieur Jean-Claude Beauparlant ?

Le Domino ne savait que répondre.

Pourtant, ce gros homme lui inspirait confiance.

– Oui, c'était le grand-père de mademoiselle.

– J'ai bien connu votre grand-père, mademoiselle, dit le gros homme.

– Vrai ?

– Nous avons voyagé durant cinq ans ensemble alors que votre grand-père explorait la Chine.

– Mon grand-père est mort maintenant.

– Je sais.

Se penchant un peu vers eux, le bonhomme dit à voix basse :

– Je suppose que vous êtes dans l’héritage ?

Le Domino ne répondit pas. Pauline non plus.

– Vous n’avez pas un éléphant ?

Toujours le même silence.

– Je vous comprends... vous ne voulez pas parler. Vous faites bien... ce ne serait guère prudent. Savez-vous, cher monsieur, dit-il, en s’adressant au Domino qu’on a fouillé ma chambre de fond en comble.

Un long silence s’établit entre le petit groupe.

Aussitôt qu’il se fut éloigné, le Domino dit à sa compagne :

– Un autre héritier. Nous en connaissons trois maintenant. Vous, monsieur Lemay qui est mort et monsieur Jolicœur. Il en reste quatre autres.

– Et probablement qu’il y a un assassin parmi eux.

– Peut-être.

Deux heures plus tard, le train arrivait à Tokyo.

La partie la plus mouvementée du voyage allait maintenant commencer.

IV

Le premier décembre.

Un des plus célèbres notaires de Tokyo, monsieur Sky Lee, attendait l'arrivée de ses visiteurs.

Le notaire regarda sa montre.

– Une heure.

Il sonna son domestique.

– Monsieur a sonné.

– La voiture est prête, Sam ?

– Oui, monsieur.

– Nous partons à trois heures, ne l'oubliez pas.

– Bien, monsieur.

Le notaire fit un signe et le Chinois se retira.

Une sonnette retentit.

Quelques secondes plus tard, un domestique

faisait entrer une dame d'environ trente-cinq ans dans le bureau du notaire.

– Madame, dit Lee en se levant.

– Mademoiselle Jeanne Kirouac.

– Enchanté mademoiselle.

– Vous êtes bien le notaire Sky Lee.

– Oui, c'est bien moi. Que puis-je faire pour vous ?

– Je viens au sujet de l'héritage de monsieur Jean-Claude Beauparlant.

– Ah, oui, je vois.

Le chinois fit un signe à la femme et cette dernière le suivit dans un petit appartement.

Le notaire poussa la porte.

Il aperçut mademoiselle Kirouac tenant l'éléphant à la main.

– C'est très bien. Cachez-le à nouveau, puis vous viendrez me rejoindre dans mon bureau.

Au même moment, la clochette de la porte d'entrée retentit.

Quelques instants plus tard, le domestique faisait entrer une demoiselle, accompagnée d'un jeune homme.

– Vous êtes bien le notaire Sky Lee ? demanda la jeune fille.

– Je suis Pauline Boissonnault et voici mon cousin Alain Boissonnault.

– Enchanté. Et vous voulez me voir ?

Le Domino mit la main dans sa poche.

– C'est à propos de ça.

Et il lui montra l'éléphant.

– Vous n'en avez qu'un ? demanda le Chinois.

– Mais oui, répondit le Domino, j'accompagne mademoiselle.

– J'ai fait préparer une voiture pour sept passagers seulement. S'il manque un héritier vous pourrez venir, sinon, vous serez obligé de rester ici.

Mademoiselle Kirouac sortit du petit appartement.

Sky Lee s'approcha d'elle.

– Voici deux de vos compagnons de voyage, mademoiselle Pauline Boissonnault et son cousin Alain... mademoiselle Kirouac.

Ils se saluèrent.

On sonna de nouveau à la porte.

Quelques secondes plus tard, un gros homme entra.

Le Domino le reconnut immédiatement. C'était Antonio Jolicœur.

Il montra son éléphant à Sky Lee.

– Asseyez-vous, fit le Chinois. Il en manque encore quatre.

Quelques secondes plus tard, deux autres visiteurs arrivaient porteurs de chacun un éléphant.

C'était deux jeunes gens d'environ vingt-cinq ans. Deux frères, André et Denis Leclair.

Sky Lee regarda sa montre.

– Trois heures moins le quart. Si les autres héritiers ne sont pas arrivés, vous partirez à trois heures quand même.

– Où allons-nous exactement ? demanda Jolicœur.

– Je regrette, mais je ne puis vous le dire. Mais soyez sans crainte, vous serez en sûreté.

À trois heures moins cinq, Sky Lee sonna son domestique.

– Conduisez ces visiteurs à l’autobus.

Comme ils allaient pour sortir de l’appartement, un homme d’une trentaine d’années entra en coup de vent.

– Monsieur Sky Lee.

– C’est moi, dit le Chinois.

– C’est à propos de Jean-Claude Beauparlant.

– Vous arrivez juste à temps.

– Je descends de l’avion.

Il ment, se dit le Domino, car j’ai vu cet homme sur le bateau.

– Votre nom ? demanda Lee.

– Robert Hotte.

Le Chinois le présenta à la compagnie.

En lui serrant la main, le Domino s'aperçut qu'il sentait la boisson à plein nez..

Quelques secondes plus tard, le petit groupe montait dans une voiture qu'à la rigueur on pouvait appeler un autobus.

Sky Lee souhaita bon voyage à ses amis et la voiture s'ébranla.

– La fortune ne sera partagée qu'entre six maintenant, se dit le Domino. Et je suis persuadé que parmi ce groupe, il y a un assassin.

V

Le Domino avait pris place aux côtés de sa supposée cousine.

Les deux frères Leclaire, assis dans le fond de la voiture, jouaient aux cartes.

Antonio Jolicœur vint retrouver le Domino et sa compagne.

– Il manque un héritier ? dit-il.

– Comment savez-vous cela ?

– Vous ne m’avez pas dit que vous ne faisiez qu’accompagner mademoiselle ?

– Peut-être.

– Je me demande où nous allons ?

– Je n’en sais pas plus que vous.

Après un court silence, le Domino désigna Robert Hotte du doigt.

– Vous connaissez cet homme ?

– Non, mais je crois l’avoir vu sur le bateau.

– Moi aussi. C’est curieux, il dit être arrivé par avion.

Les deux Leclaire venaient de finir leur partie de carte.

Ils s’étendirent sur un banc et, quelques secondes plus tard, se mirent à ronfler.

Jolicœur les regarda.

– Tiens, cela me donne une idée. Je n’ai pas beaucoup dormi sur le bateau.

Et sans ajouter un mot, il alla s’étendre près d’eux.

– Vous n’avez pas peur Pauline ? demanda le Domino à sa compagne.

– Peur ? mais de quoi ?

– Je ne sais pas... ce voyage semble très mystérieux. Regardez le Chinois à l’arrière de la voiture.

Les voyageurs avaient quitté Tokyo depuis environ une heure, lorsque tout à coup, ils entendirent un coup de feu, bientôt suivi par

plusieurs autres.

– Que se passe-t-il ? cria Jolicœur en se levant.

– Nous sommes attaqués ? s'écria mademoiselle Kirouac.

En entendant ces mots, Robert Hotte voulut sortir son revolver, mais le Chinois qui était à l'arrière de la voiture lui cria :

– Serrez votre arme... il ne faut pas tirer.

La voiture s'immobilisa complètement.

– Les Chinois de Lee nous ont trahis, dit le Domino à sa compagne.

Un groupe de Chinois, montés sur des chevaux, entouraient la voiture, un fusil à la main.

– Descendez tous, commanda l'un d'eux.

Le Chinois à l'arrière leva son fusil.

– Allons, allons, obéissez !

Les voyageurs descendirent un à un.

Le Domino regarda autour de lui. À environ un demi-mille de là se dressait un immense

château avec ses tours en rond.

– Vous allez nous suivre, commanda le Chinois qui semblait le chef.

Et sans ajouter un mot, il mit son cheval en marche.

Le petit groupe partit lentement.

Nos voyageurs étaient entourés de Chinois armés de toutes parts.

– Nous sommes prisonniers, dit Pauline.

– Ne vous inquiétez pas, fit le Domino, quelque chose me dit que tout cela fait partie du programme.

Ils continuèrent leur route en silence.

Quelques minutes plus tard, ils arrivaient devant la porte du château.

Les Chinois descendirent de leurs chevaux et le chef fit un signe aux prisonniers.

– Suivez-moi.

Il se dirigea vers la porte centrale.

Il pesa sur un boulon et celle-ci s'ouvrit

automatiquement.

Les voyageurs se trouvaient dans un grand hall d'entrée. C'était immense. Il y avait plusieurs fauteuils, tout autour de la salle.

– Asseyez-vous, commanda le Chinois.

Tous obéirent.

– Attendez-moi, je reviens.

– Très bien, dit Jolicœur.

Le Chinois sortit par une grande porte qui se trouvait au fond de l'appartement.

Il venait à peine de la franchir que déjà les deux frères Leclair étaient debout.

– Allons voir, dit celui qui s'appelait Denis.

Et le jeune homme se dirigea vers la porte que le Chinois venait d'emprunter.

La porte s'ouvrit sans difficulté.

Mais à sa grande surprise Denis Leclair aperçut un Chinois qui se trouvait debout près de la porte.

– Quoi ? Monsieur veut-il ? demanda le

Chinois d'une voix larmoyante.

– Rien, rien, fit Leclair.

– Alors fermez la porte, mon bon monsieur.

Denis Leclair referma la porte sans dire un mot et retourna s'asseoir près de son frère.

À ce moment précis, Pauline laissa échapper un petit cri.

– Qu'est-ce qu'il y a ? demanda le Domino.

– Regardez, le portrait au fond de la salle, c'est celui de mon grand-père.

Tous les yeux se tournèrent vers la direction indiquée.

– Mais oui, c'est bien Jean-Claude Beauparlant, dit Jolicœur... il n'y a pas d'erreur, c'est bien lui...

– Alors, fit mademoiselle Kirouac, on ne vous a pas tendu de pièges.

– Non, fit le Domino.

– Alors, pourquoi toutes ses précautions ?

– Parce que parmi nous, il y a un assassin.

– Quoi ?

Tous sursautèrent.

– Un assassin ?

– Oui, l'un des héritiers a été assassiné sur le bateau qui l'emmenait en Chine.

– Mais je ne savais pas, fit mademoiselle Kirouac.

– Moi non plus, dit Hotte.

– Comment s'appelait cet homme ? demanda Denis Leclair.

– Monsieur Lemay, je crois.

Hotte interrompit le Domino :

– Qui nous dit que cette histoire est vraie ?

– Ah, vous êtes sceptique, cher monsieur, eh bien demandez à monsieur Jolicœur, il était sur le même bateau que moi.

– En effet, approuva Jolicœur, il y a un monsieur Lemay qui a été tué sur le bateau.

– Et qui prouve que c'est l'un de nous ? demanda mademoiselle Kirouac.

– Lemay possédait un éléphant tout comme vous. Il me l’a montré. Je me suis informé, on n’a pas retrouvé l’éléphant.

Tous demeurèrent silencieux.

Tout à coup, la grande porte du fond s’ouvrit.

Le même Chinois que tout à l’heure parut :

– Mesdames, messieurs, si vous voulez me suivre ?

Tous se levèrent et sortirent par la grande porte à la suite du Chinois. Ils arrivèrent dans un appartement où l’on avait dressé une grande table.

– Asseyez-vous, commanda le Chinois, nous allons vous apporter à manger.

Tous prirent un fauteuil.

Le Domino remarqua qu’à la tête de la table se trouvait un large fauteuil en forme de trône.

La porte s’ouvrit et un Chinois en grande robe apparut.

Sans dire un mot, il alla prendre sa place dans le fauteuil au bout de la table.

Lentement il se leva :

– Mesdemoiselles, messieurs, permettez-moi de vous souhaiter la bienvenue dans mon domaine. Permettez-moi de me présenter ; je suis Fung Ling.

Après une courte pause, il reprit :

– Je m’excuse des manières que j’ai dû prendre pour vous emmener jusqu’ici, mais les circonstances m’ont obligé à le faire. La somme que vous devrez vous diviser est trop importante pour prendre des chances. Tout à l’heure, l’un d’entre vous a déclaré qu’il y avait eu un meurtre sur le bateau.

Le Domino parut surpris.

– Il doit y avoir des microphones dans cette maison, se dit-il.

Le Chinois continua :

– Vous vous rendez donc compte que mes précautions ne sont pas vaines.

– Combien de temps devons-nous rester ici, demanda Jolicœur ?

– Je ne puis vous dire au juste. Deux de mes aides sont partis chercher l’héritage de monsieur Beauparlant. Ils devraient être ici dans quelques jours. En attendant, vous demeurerez tous ici. Vous aurez chacun une chambre.

Le Chinois pesa sur une clochette.

Aussitôt quatre domestiques apparurent portant de grandes assiettes remplies de riz.

Fung Ling leur dit :

– Je vous souhaite bon appétit.

– C’est drôle, se dit le Domino, mais il me semble avoir déjà rencontré ce Chinois-là quelque part.

Fung Ling reprit :

– Vous vous nommez comment ?

– Alain Boissonault.

– Vous êtes l’un des héritiers ?

– Non.

– Alors comment se fait-il que vous soyez ici.

– J’accompagne ma cousine.

Le Chinois se tut, il était songeur.

Le repas se termina vers sept heures.

Le Chinois se leva :

– Mes domestiques vont vous mener à vos chambres.

Fung Ling sonna.

Quatre Chinois entrèrent.

– Conduisez ces gens à leur chambre.

Comme ils allaient pour sortir, Fung Ling leur dit :

– Vous pourrez aller où vous voudrez dans la maison. J’ai une salle de lecture, une salle de jeu. Mes domestiques sont à votre disposition et vous conduiront où vous le désirerez.

Lorsque le Domino vint pour sortir à la suite des autres, Fung Ling sonna.

– Attendez un instant, monsieur, je désirerais vous parler.

– Très bien.

– Suivez-moi dans mon bureau.

Les deux hommes suivirent un long corridor et arrivèrent dans un grand bureau des plus modernes.

– Asseyez-vous.

– Merci.

Le Domino prit le fauteuil.

– Maintenant monsieur le DOMINO NOIR, nous allons causer.

VI

Le Domino resta bouche bée.

– Vous êtes surpris ? demande Fung Ling.

– Un peu, je l'avoue.

Le Chinois reprit :

– Vous ne vous rappelez pas de moi ?

– Il me semble vous avoir déjà vu... mais je ne puis dire où.

– J'ai passé plusieurs années au Canada, à Montréal. Vous aviez enquêté pour un de mes amis au sujet d'un diamant volé.

Le Domino sourit :

– Oui, oui, je me souviens maintenant.

Après un court silence, le Chinois reprit :

– Qu'êtes-vous venu faire ici ?

– Je vous l'ai déjà dit, j'accompagne

mademoiselle Boissonnault.

– Vous êtes vraiment son cousin.

Le Domino sourit :

– Oh non, dit-il, mademoiselle Pauline m’a demandé de l’accompagner. J’ai accepté.

– Elle ne voulait pas venir seule.

– Non, car elle avait reçu une lettre de menaces. Je suis certain que parmi le petit groupe, il y a un assassin.

– Oui, je sais, vous l’avez dit, tout à l’heure.

Le Domino le regarda surpris :

– Comment se fait-il que vous puissiez tout entendre.

Fung Ling se retourna et pesa sur un bouton.

– Des microphones sont installés partout dans ma maison. Je savais que vous étiez dans le parloir, alors j’ai pesé sur ce bouton et j’ai tout entendu.

Le Domino gardait le silence.

Fung Ling reprit :

– Plus que cela, j’ai aussi un système de télévision et je peux voir tout ce qui se passe dans ma maison.

– Vous êtes très bien installé, à ce que je vois.

Après une courte pause, Fung Ling reprit :

– Parmi le groupe d’héritiers, il y a quelques aventuriers. Je compte sur votre collaboration pour éviter qu’un malheur se produise.

– Je suis ici pour protéger mademoiselle Boissonnault, et je ne faillirai pas à mon devoir, vous pouvez en être certain.

Fung Ling sonna.

Un domestique parut :

– Conduisez monsieur à sa chambre...

– Bien, maître.

Le Domino sortit à la suite du Chinois.

La chambre que le Domino devait occuper était la plus proche de celle de mademoiselle Boissonnault.

– Tant mieux, se dit-il, ainsi je pourrai mieux la protéger.

*

Pendant ce temps, dans une chambre voisine, les deux frères Leclaire discutaient vivement.

– Écoute André, disait Denis, si nous le voulons, le trésor sera à nous, à nous seuls.

– Comment cela ? dit son frère en s’approchant.

– Tu as entendu ce qu’a dit cette tête jaune tout à l’heure ?

– Quoi donc ?

– Deux Chinois sont partis pour aller quérir l’héritage.

– Je sais.

– Deux seulement... et nous sommes deux.

– Oui, mais nous ne savons pas où ils sont allés.

– Il y a peut-être moyen de le savoir.

André était songeur.

- Peut-être... ton idée n'est pas méchante.
- Au lieu d'hériter de quelques mille, nous serions presque millionnaires.
- Viens, descendons.
- Ne fais voir de rien. Laisse-moi questionner.
- Très bien.

Denis s'approcha de la porte et pesa sur un bouton.

Au bout de quelques minutes, un domestique apparut :

- Oui, messieurs ?
- Nous désirerions nous rendre à la salle de jeu.
- Très bien monsieur, veuillez me suivre.

Les deux frères partirent à la suite du Chinois.

Fung Ling possédait vraiment une belle salle de jeu.

Denis dit à son frère :

- Une partie de ping pong ?
- Comme tu voudras.

Le domestique leur apporta une balle et les raquettes, et les deux frères commencèrent à jouer.

Quelques minutes plus tard, Jolicœur apparut à son tour.

– Je prends le gagnant, dit-il, en touchant à la table.

– Très bien.

André sortit vainqueur.

Jolicœur prit la place de Denis.

Tout à coup, la porte s'ouvrit et le Chinois Fung Ling parut :

– Bonjour, messieurs, je vois que vous vous amusez !

Il vint s'asseoir tout près de Denis Leclair.

– Vous jouez aussi ? lui demanda le Chinois.

– Oui, mais mon frère vient justement de me battre.

Ils regardèrent se promener la balle durant quelques secondes, puis Denis dit :

- Nous resterons longtemps, ici ?
- Peut-être une semaine, répondit Fung Ling.
- Il faut attendre l’héritage.
- Justement.
- Vos deux domestiques sont allés loin pour cueillir le trésor ?
- Dans la montagne. Au camp de monsieur Beauparlant.
- Ah ! monsieur Beauparlant avait un camp dans la montagne.
- Oui, juste en face d’ici, mais de l’autre côté.
- C’est loin ?
- Une centaine de milles.
- Vos Chinois n’y sont pas allés à pied ?
- Oh non, répondit Fung Ling en souriant, en voiture.
- Alors, comment se fait-il qu’ils ne reviendront que dans une semaine ?
- Il faut qu’il trouve le trésor.
- Il est donc caché ?

– Oui, mais je leur ai remis un plan.

– Je comprends.

Après un court silence, Denis reprit :

– En tout cas, je suis certain que nous ne nous ennuiérons pas.

– Tant mieux.

Jolicœur lança un cri de joie.

– 21, j’ai gagné.

Il se tourna vers Denis Leclair.

– Vous jouez ?

– Certainement.

– Alors, venez.

Denis se leva.

– Excusez-moi, dit-il à Fung Ling.

– Allez, amusez-vous.

Un peu plus tard, les autres voyageurs, y compris le Domino, se rendirent dans la salle de jeu.

On s’amusa une bonne partie de la soirée.

Soudain Denis Leclair se leva :

– Je suis fatigué, je monte me coucher.
Excusez-moi.

– Attends-moi, fit André, je monte avec toi.

– Bonsoir, messieurs.

– Bonsoir.

Les deux frères Leclair montèrent à leur chambre.

Allaient-ils mettre leur projet à exécution ?

VII

Rendus dans leur chambre, les deux frères dressèrent leur plan.

– Tu as appris quelque chose ? demanda André.

– Je sais tout, dit-il.

– Tu sais où se trouve l’héritage.

– Oui, mais nous avons long à faire.

– Ah ?

– Cent milles.

– Nous avons le temps.

Ils sortirent leur valise et se préparèrent un petit bagage.

– N’oublie pas ton revolver, fit Denis.

– N’aie point crainte.

Lorsque tout fut préparé, André dit à son frère.

– Nous sommes mieux d’attendre la noirceur.

– Tu as raison.

Vers minuit, deux ombres sortirent d’une chambre.

Lentement, ils descendirent le long escalier qui menait à l’entrée.

Arrivés dans le grand parloir, les deux hommes se dirigèrent vers la porte. La porte n’était pas fermée à clef. Ils n’eurent donc aucune difficulté à l’ouvrir.

Lentement ils sortirent dans le jardin.

– Attention, pas de bruit, dit Denis Leclair à son frère.

Ils approchaient de la grille.

Tout à coup, ils virent quelqu’un se dresser devant eux.

Denis fonça tête première. L’ombre s’abattit sans pousser un cri.

Mais déjà les deux frères Leclair étaient cernés. De toute part surgissaient des Chinois.

En un tour de main, ils furent maîtrisés.

On les ligota solidement et les Chinois les ramenèrent au château.

Quelques secondes plus tard, les deux Leclaire étaient devant Fung Ling.

Ce dernier donna un ordre.

– Laissez-nous, dit-il à ses domestiques.

Les Chinois sortirent sans dire un mot.

– Vous voyez, messieurs, cela ne vous a servi à rien, dit Fung Ling.

Les deux jeunes gens baissèrent la tête sans dire un mot.

– Qu’aviez-vous l’intention de faire ?

Ils ne répondirent rien.

– Vous sauver ? mais non... puisqu’un héritage vous attend.

Après une courte pause, Fung Ling reprit :

– Vous ne voulez pas parler. C’est très bien. Je vais vous dire pourquoi vous vouliez quitter le château. Vous aviez l’intention d’aller à la rencontre de mes deux domestiques et de leur voler la fortune de monsieur Beauparlant.

– C’est faux, dit Denis.

– Non, c’est vrai. J’ai entendu toute votre conversation tout à l’heure, dans votre chambre.

– Quoi ?

– Oui, grâce à mon système de microphone.

Fung Ling souriait.

Les deux Leclair ne savaient que dire.

– Vous ne pouvez nier maintenant.

Ils gardèrent le silence.

Fung Ling se leva :

– Messieurs, pour une telle offense, vous devriez être complètement déshérités. Mais je n’ai pas le droit de le faire.

Après une courte pause, il reprit :

– Cependant, ne croyez pas que vous ne serez pas punis. Vous avez assommé un de mes domestiques et vous serez condamnés à dix coups de fouet chacun.

André et Denis se levèrent terrifiés :

– Des coups de fouet ! dit Denis.

– Vous n’avez pas le droit, fit André.

– Pas le droit ? fit Fung Ling en souriant. Messieurs, sachez que dans mon domaine, j’ai tous les droits. Vous recevrez votre punition demain matin.

– Mais...

– J’ai dit. Cette nuit, vous resterez dans la chambre noire.

Un domestique apparut.

– Appelez les gardes.

Quelques secondes plus tard, quatre Chinois entraient dans le bureau de Fung Ling.

– Conduisez ces messieurs à la chambre noire. Ils y passeront la nuit. Demain, ils recevront la punition du fouet. Dix coups.

– Bien maître.

Et malgré les lamentations des deux jeunes gens, les Chinois les entraînaient.

Fung Ling était seul depuis quelques secondes lorsque tout à coup, un cri perçant déchira l’air.

Un cri de femme.

Fung Ling sortit en courant.

Que s'était-il donc passé ?

Un nouveau meurtre ?

VIII

Le Domino sortit en courant de sa chambre en entendant le cri.

Immédiatement il se précipita vers l'appartement de Pauline Boissonnault, mais comme il arrivait devant la porte, la jeune fille apparut :

- Que se passe-t-il ? demanda-t-elle.
- Je ne sais pas.
- J'ai entendu un cri.
- Un cri de femme.
- Justement.

Jolicœur sortit de sa chambre et vint rejoindre le couple.

- Vous avez entendu ?
- Oui. C'est probablement mademoiselle Kirouac. Vous savez où se trouve sa chambre ?

demanda le Domino.

– Oui. Suivez-moi.

Comme ils passaient devant un autre appartement, une porte s’ouvrit et Robert Hotte apparut en robe de chambre. Sans dire un mot, il suivit le groupe.

– C’est ici, fit Jolicœur en montrant une porte.

Au même moment, ils entendirent un cri dans l’escalier.

Fung Ling apparut tout essoufflé.

– Mon Dieu ! Qu’est-ce qu’il y a ?

Sans dire un mot, le Domino essaya de tourner la poignée de la porte.

– Elle est fermée à clef.

Pauline Boissonnault s’approcha et cria :

– Mademoiselle Kirouac... mademoiselle Kirouac... ouvrez, c’est moi, Pauline Boissonnault.

On entendit du bruit à l’intérieur, puis une clef tourna dans la serrure.

Mademoiselle Kirouac apparut pâle comme la mort.

Tous se précipitèrent à l'intérieur.

– Qu'est-ce qu'il y a ?

– C'est vous qui avez crié ?

– Que s'est-il passé ?

Tous parlaient ensemble.

Fung Ling éleva la voix :

– Silence tous !

Après quelques secondes, il reprit :

– Si nous parlons ensemble, nous ne saurons jamais rien.

Puis se tournant vers mademoiselle Kirouac, il dit :

– Mademoiselle, racontez-nous ce qui s'est passé.

La vieille fille semblait folle de terreur.

– Quelqu'un est venu dans ma chambre.

– Hein !

– Vous n'aviez donc pas fermé votre porte à

clef ? demanda le Domino.

– Non, je ne ferme jamais ma porte à clef.

Tous attendaient la suite du récit avec impatience.

Mademoiselle Kirouac reprit :

– C’est terrible... je dormais paisiblement, et tout à coup il m’a semblé avoir entendu du bruit... je me suis réveillée... et j’ai vu quelqu’un près de la porte...

– Un homme ou une femme ? demanda Fung Ling.

– Je ne peux pas dire... il faisait sombre.

– C’est alors que vous avez crié, fit le Domino.

– Oui, j’ai crié et l’ombre s’est enfuie. Alors je me suis levée et j’ai fermé ma porte à clef... c’est tout ce que je sais.

Fung Ling prit la parole.

– Il y a quelqu’un parmi vous qui veut s’approprier le trésor pour lui seul... il y a un assassin parmi vous.

Le Domino regarda autour de lui.

– Mais où sont donc les deux frères Leclair ?

– En sûreté, répondit Fung Ling... ces deux jeunes hommes ont essayé de se sauver afin de rejoindre mes deux domestiques qui sont allés quérir l'héritage de monsieur Beauparlant... mais on ne sort pas si facilement de chez moi.

– Qu'avez-vous fait d'eux, demanda Jolicœur ?

– Ils sont dans la chambre noire. Ils en sortiront demain pour recevoir leur punition.

– Leur punition ? fit Pauline surprise.

– Oui, car ils ont assommé un de mes acolytes... ils recevront dix coups de fouet.

– Mon Dieu ! fit Pauline.

Et elle se blottit la tête dans les bras du Domino.

Jolicœur devint pâle comme la mort.

– Le fouet ! dit-il.

Robert Hotte, debout au fond de la chambre, demeura impassible.

Fung Ling reprit la parole.

– Donc, je vous avertis tous... hommes et femmes. Celui qui sera pris en faute recevra une sentence identique et même plus forte.

Après une pause, il dit :

– Et maintenant, retournez à vos chambres. Tous.

Il ajouta en souriant :

– Un petit conseil avant que vous partiez... fermez tous vos portes à clef.

Et sans ajouter un mot, il sortit, suivi du petit groupe.

Le Domino reconduisit Pauline jusqu'à sa chambre.

– Vous n'avez pas peur, Pauline ?

– Je ne suis pas brave... mais je vais suivre le conseil de Fung Ling et je serai en sécurité.

Lorsque le Domino se retrouva seul dans son appartement, il murmura :

– Deux suspects sont éliminés... même trois... à moins que mademoiselle Kirouac nous ait joué

la comédie... sinon... il ne reste que trois coupables possibles... Pauline... Jolicœur... ou Robert Hotte.

En se mettant au lit, il ajouta :

– Ce Robert Hotte ne me plaît pas du tout... il est trop silencieux.

IX

Le lendemain, le Domino se leva vers neuf heures.

Il descendit à la salle à manger où l'on avait préparé un copieux déjeuner aux visiteurs.

Après le déjeuner, le Domino sortit sur la terrasse avec Pauline Boissonnault.

Ils allèrent s'asseoir sur un banc de pierre au fond du jardin.

– Vous avez bien dormi, Pauline ?

– Oui. J'ai eu un peu de misère à m'endormir au début... j'avais peur.

– Après les menaces de Fung Ling, celui ou celle qui a pénétré dans la chambre de mademoiselle Kirouac hier soir ne renouvellera pas son exploit.

– Je ne crois pas.

La jeune fille semblait songeuse.

– À quoi songez-vous, Pauline ?

– Je pense à chez nous... à notre beau Canada.

– Vous avez la nostalgie du pays ?

– Peut-être.

Après une courte pause, Pauline reprit :

– Avoir su ce qui se passerait, je n’aurais jamais quitté Montréal.

– Vous regrettez donc d’être venue jusqu’ici ?

– Un peu, dit-elle.

– Mais vous recevrez une belle fortune.

La jeune fille fit avec dégoût :

– Bah, l’argent !

– Vous n’aimez pas l’argent ?

– Je suis déjà riche... et puis, l’argent ne fait pas le bonheur.

– Pour ça, vous avez raison, mon seul plaisir à moi, c’est de venir en aide aux malheureux.

– Nous avons les mêmes goûts.

Tout à coup, ils s'arrêtèrent net.

Ils venaient d'entendre un terrible cri de douleur... suivi bientôt d'un autre.

– Qu'est-ce qui se passe ?

Le Domino se retourna brusquement.

Un autre cri venait de se faire entendre.

Puis tout à coup, ils entendirent une voix venant du château qui criait :

– Quatre... cinq... six...

Et chaque fois qu'un chiffre se faisait entendre, il était suivi d'un nouveau cri de douleur.

– Le fouet ! dit la jeune fille.

Le Domino ne répondit pas.

Cela dura environ dix minutes, puis soudain les cris cessèrent.

Le Domino conclut :

– Ces deux jeunes gens ont reçu la punition qu'ils méritaient.

Pauline se leva :

– Où allez-vous, demanda le Domino.

– Je veux marcher un peu... je me sens lasse.

Le Domino se leva à son tour.

Le couple partit lentement.

À l'intérieur du château, Fung Ling donnait des ordres.

– Conduisez les deux jeunes gens à l'infirmerie, et pansez-les.

– Bien maître.

Les Chinois se penchèrent et ramassèrent les corps des deux Leclair.

Ces derniers, le dos lacéré et taché de sang étaient presque sans connaissance.

Les Chinois sortirent emmenant les deux corps.

Fung Ling sonna son domestique :

– Oui, monsieur, fit ce dernier en entrant.

– Tout le monde est-il descendu ?

– Non, monsieur, l'occupant de la chambre no 5 n'a pas encore paru.

Fung Ling consulta une liste.

– No 5, se dit-il, mais c'est mademoiselle Kirouac... elle doit être malade.

Fung Ling se leva et monta au premier étage.

Il frappa à la porte no 5.

Personne ne répondit.

Fung Ling frappa à nouveau.

Il entendit un bruit de pas, puis une clef tourna dans la serrure.

– Qui est là ?

– Fung Ling, répondit le Chinois.

La porte s'ouvrit et le Chinois entra :

– Comment vous sentez-vous ce matin ?
demanda le Chinois à mademoiselle Kirouac.

– Aimeriez-vous manger quelque chose ?

– Peut-être une tasse de café ?

Le Chinois pesa sur un bouton qui se trouvait près de la porte.

Quelques secondes plus tard, un domestique parut :

- Apportez un café, à mademoiselle.
- Très bien monsieur.
- Ce ne sera pas trop long ?
- Un peu, car il n'en reste plus dans la cafetière. Je vais en préparer le plus vite possible.
- C'est bien. Allez !

Le domestique partit.

Fung Ling continua de causer avec mademoiselle Kirouac.

Quelques secondes plus tard, le domestique reparut apportant sur un cabaret une tasse de café bouillant.

- Merci.

Fung Ling prit la tasse et l'offrit à mademoiselle Kirouac.

- Merci bien monsieur.

Le domestique ressortit et elle commença à boire à petites gorgées.

- Il est bon ? demanda Fung Ling.
- Très bon, merci.

Fung Ling se leva :

– Je reviendrai vous voir cet après-midi. Si vous avez besoin de quelque chose, sonnez, ne vous gênez pas.

– Entendu.

Fung Ling se tourna et se dirigea vers la porte.

Comme il arrivait pour sortir, il se retourna pour saluer mademoiselle Kirouac.

Il resta bouche bée.

La vieille fille, assise sur son lit, se tordait de douleur.

Fung Ling revint vers elle.

– Mademoiselle, qu’avez-vous ?

– Ça brûle... j’étouffe.

Fung Ling sonna.

Le domestique apparut :

– Vite, allez chercher mon médecin.

Le domestique partit en courant.

Mademoiselle Kirouac râlait dans son lit.

– J’étouffe... je vais mourir... on m’a

empoisonnée...

– Non, non, ce n'est rien, le médecin s'en vient.

Au même moment, la porte s'ouvrit et un vieux Chinois portant une grande barbe apparut.

– Vite, docteur, mademoiselle est malade. Je crois qu'elle a été empoisonnée.

Le médecin se pencha sur la malade.

Il alla dans sa valise, sortit une bouteille et la lui introduisit dans la bouche.

– Buvez... buvez.

Mais au lieu d'obéir, la vieille fille poussa un grand cri et retomba sur son lit.

Le docteur se pencha de nouveau sur elle, puis se relevant, il regarda Fung Ling.

– Elle est morte, dit-il.

Mademoiselle Kirouac a-t-elle vraiment été empoisonnée ?

Si oui, par qui ?

X

Sans dire un mot, Fung Ling s'approcha de la morte.

Il prit une couverture et en recouvrit le corps, puis prenant la tasse de café, il ressortit, suivi du médecin.

Fung Ling descendit le long escalier.

En passant dans le parloir, il aperçut le Domino en train de causer avec Pauline Boissonnault et Jolicœur.

Fung Ling fit un signe au Domino et ce dernier le suivit jusque dans son bureau.

– Qu'y a-t-il ? demanda le Domino, vous avez l'air grave.

– Il y a de quoi, répondit sentencieusement Fung Ling.

– Il s'est passé quelque chose ?

– Un meurtre !...

Le Domino bondit :

– Un meurtre ?

– Oui.

– Mais qui ?

– Mademoiselle Kirouac.

Le Domino était surpris :

– Mais comment se fait-il ?... elle avait fermé sa porte à clef.

– Je sais, mais elle a été empoisonnée.

– Empoisonnée ? mais je ne comprends pas.

Fung Ling lui fit un récit détaillé de ce qui venait de se passer.

– Vous avez gardé la tasse de café ? demanda le Domino.

Fung Ling la lui remit.

– Regardez, dit-il.

Fung Ling regarda dans la tasse.

– Je ne vois rien.

– Regardez dans le fond... il y a comme une sorte de dépôt.

– Ah oui... je vois.

Le Domino lui remit la tasse.

– Qui a préparé le café ?

– Un de mes domestiques.

– Appelez-le, nous allons le questionner.

Fung Ling parla dans un micro.

– Fou-Ta-Mé demandé à mon bureau... Fou-Ta-Mé... demandé à mon bureau.

Fung Ling se tourna vers le Domino :

– Il va venir, ce ne sera pas long.

Le Domino se leva avec impatience.

– Il faut mettre fin à toute cette série d'attentats... j'en ai assez... le meurtrier va s'apercevoir de quel bois se chauffe le Domino Noir.

Le Chinois sourit. Il connaissait la force de son ami. Si le Domino décidait d'entrer en scène, le meurtrier n'aurait plus beaucoup d'heures de

liberté.

On frappa à la porte.

– Entrez, cria Fung Ling.

Un Chinois parut :

– Fou-Ta-Mé, je voudrais que vous répondiez aux questions de ce monsieur.

– Bien maître, répondit le Chinois d'une voix larmoyante.

Le Domino commença :

– C'est vous qui avez préparé le café tout à l'heure ?

– Oui, c'est moi.

– Où avez-vous pris ce café ?

– Mais dans la boîte à café !

– Ah, pas dans la cafetière ?

– Non, il n'en restait plus...

– Vous n'avez rien trouvé d'anormal dans cette boîte ?

– Non... attendez... si, il y avait quelque chose... j'ai remarqué quelques grains blancs

mêlés au café.

– Quoi ?

– Oui, oui, je suis sûr, je me rappelle maintenant.

Fung Ling prit la parole à son tour.

– Fou-Ta-Mé, allez chercher cette boîte de café.

– Bien, maître.

Le Chinois sortit.

Le Domino était songeur.

– À quoi pensez-vous ?

– Êtes-vous sûr de tous vos domestiques ?

– Mais oui, fit Fung Ling surpris. Pourquoi cette question ?

– Celui qui a commis le meurtre devait savoir où se trouvait votre boîte de café.

– C'est vrai, mais j'ai fait visiter la maison à tout le monde... et cette boîte était bien en vue dans la cuisine.

Après une courte pause, le Chinois reprit :

– Voici, d’après moi, ce qui s’est passé. Parmi les héritiers, il y en a un qui veut s’approprier toute la fortune. Il a eu l’idée de tous nous empoisonner en jetant de la poudre dans le café. Lorsque j’ai fait visiter la maison, il a remarqué où était placée la cuisine et il a profité d’un moment propice pour aller jeter sa poudre dans la boîte à café.

– Vous devez avoir raison.

La porte s’ouvrit et Fou-Ta-Mé parut tenant une petite boîte ronde dans sa main.

– Voici la boîte, maître.

Tour à tour, Fung Ling et le Domino examinèrent le contenu de la boîte.

– Il n’y a pas d’erreur, fit enfin le Domino, on a mélangé une poudre au café.

Fung Ling remit la boîte au domestique.

– Allez porter cette boîte au docteur et dites-lui d’en analyser le contenu.

Le Chinois sortit.

Aussitôt qu’il eut franchi la porte, le Domino

regarda Fung Ling.

– Mon cher monsieur, dit-il, nous allons tendre un piège au meurtrier.

– Ah, comment cela ?

– Vous aurez un rôle important à jouer dans cette affaire.

– Je suis prêt. Vous pouvez compter sur mon entière collaboration.

– Merci. Voici donc ce que nous allons faire...

XI

Le midi, tout le monde se retrouva dans la grande salle à manger.

Fung Ling vint prendre sa place habituelle, tout comme la veille.

– Mes amis, dit-il, j’ai une bonne nouvelle.

– Ah, qu’est-ce que c’est ? demanda Jolicœur.

Les deux Leclaire pâles comme des morts avaient repris leur place parmi les invités.

– Mes amis, reprit Fung Ling, les deux domestiques que j’avais envoyés chercher la fortune de monsieur Beauparlant sont sur la route du retour.

Tout le monde laissa échapper un soupir de soulagement. Un sourire erra sur toutes les lèvres. Robert Hotte cependant semblait indifférent.

Fung Ling continua :

– Ce soir, je vais être obligé de m’absenter avec mes domestiques. Je dois aller à la rencontre de mes deux hommes... et demain la fortune sera séparée entre vous tous, y compris mademoiselle Kirouac qui n’a pas quitté sa chambre aujourd’hui. Vous avez tous un éléphant, n’est-ce pas ?

– Oui, je crois que nous en avons tous chacun un, répondit le Domino... et je vous garantis que le mien est bien caché.

– Tant mieux, fit Fung Ling en riant.

Le souper se continua sans autres commentaires.

Vers la fin du repas, Fung Ling prit de nouveau la parole.

À cause des incidents qui se sont déroulés depuis votre arrivée, je vous recommande tous de garder votre porte de chambre fermée à clef.

– Pourquoi ? fit le Domino.

– C’est plus prudent.

– Plus prudent ? je me fous de la prudence... mon éléphant est tellement bien caché que

personne ne pourrait me le voler... et puis je n'ai pas peur... je ne fermerai pas ma porte à clef.

– Comme vous voudrez, fit le Chinois. S'il vous arrive quelque chose, vous ne vous en prenez qu'à vous.

– Il n'y a rien à craindre.

– Tant mieux.

Vers huit heures, Fung Ling monta dans l'autobus et partit avec ses domestiques.

Jolicœur et le Domino jouèrent quelques parties de ping pong. Les deux Leclair observaient la partie en silence. Pauline était déjà montée à sa chambre et Robert Hotte lisait un roman sans s'occuper de ce qui se passait autour de lui.

Vers onze heures, tous les voyageurs étaient montés à leur chambre.

Le Domino comme il l'avait annoncé ne ferma pas sa porte à clef, mais il se livra à un curieux manège.

À l'aide de ses vêtements de rechange, il forma une sorte de corps qu'il plaça sous les

couvertures de son lit.

De loin, dans la pénombre on aurait pu jurer que quelqu'un était couché.

Apparemment satisfait de son travail, le Domino éteignit sa lumière et s'assit sur le bord du lit.

Lentement, les minutes passèrent.

Le Domino regarda sa montre.

– Une heure et vingt... ça ne devrait pas être long.

Tout à coup, il perçut un léger bruissement dans le corridor.

Vif comme l'éclair, le Domino se leva sans faire de bruit et alla se poster dans l'ombre près de la porte.

Il attendit en retenant son souffle.

Tout à coup, il vit la poignée de la porte tourner lentement.

Le meurtrier allait-il tomber dans le piège ?

La porte s'ouvrit légèrement.

Tout à coup, une ombre entra dans la chambre. Le Domino vit que cette ombre tenait dans sa main un objet brillant.

– Un couteau, se dit-il.

L'ombre s'avança vers le lit.

Puis, un bras se leva et s'abattit d'un seul coup sur le supposé corps.

Une voix retentit derrière la porte.

– Haut les mains ! Vous êtes pris.

L'ombre poussa un juron et laissa tomber son couteau. Toute résistance était inutile.

Le meurtrier de mademoiselle Kirouac était entre les mains du Domino Noir.

XII

Le Domino sortit en traînant son prisonnier.

Il descendit au bureau de Fung Ling.

Ce dernier était bel et bien dans son bureau.

Son supposé voyage faisait partie du plan qu'il avait dressé en compagnie du Domino.

En voyant entrer le Domino, Fung Ling s'écria :

– Eh bien, votre plan a réussi ?

– Parfaitement. Et voici l'assassin de mademoiselle Kirouac et probablement celui de monsieur Lemay.

Fung Ling resta muet de surprise en apercevant le prisonnier.

Il sonna son domestique.

– Prenez garde, voici un assassin. Conduisez-le dans la cellule... la chambre noire et surtout, ne

le laissez pas s'échapper.

– Bien, maître.

Aussitôt que le Chinois fut sorti, le Domino reprit :

– Tout a marché comme je l'avais prédit. Il faut maintenant prouver que c'est cette même personne qui a tué mademoiselle Kirouac.

– Oui, car nous n'avons pas de preuves.

– Allons visiter la chambre de l'assassin. J'ai idée que nous trouverons là la réponse à tous nos problèmes.

Le Domino monta l'escalier, suivi de Fung Ling.

Ils entrèrent dans une chambre et commencèrent leur inspection.

Ils cherchaient depuis environ cinq minutes lorsque Fung Ling s'écria :

– Regardez ce que j'ai trouvé dans le panier à déchets.

Il brandissait une enveloppe.

– Une enveloppe ? fit le Domino.

– Parfaitement... et regardez dans le fond de cette enveloppe, il y a un peu de poudre blanche... Voilà la preuve que nous cherchions.

Fung Ling était triomphant.

Le Domino cependant paraissait soucieux.

– Vous n’avez pas l’air satisfait ? fit Fung Ling.

– Je croyais trouver autre chose.

– Quoi donc ?

– Deux éléphants.

– Deux éléphants ?

– Oui, celui de l’assassin et celui de Lemay.

Tout à coup, le Domino aperçut un vieux chapeau qui était pendu sur un crochet et qui avait échappé à son examen.

Il décrocha le chapeau et poussa un cri de triomphe.

Il arracha la doublure et en sortit... deux éléphants.

*

Le lendemain, Pauline se promenait avec le Domino.

– C’est curieux... dit-elle, mais comment se fait-il que les domestiques soient de retour. N’étaient-ils pas partis en compagnie de leur maître.

Le Domino sourit :

- Personne n’est parti.
- Mais je les ai vus partir.
- Ils sont revenus presque aussitôt.
- Mais pourquoi ? Vous êtes au courant ?
- Fung Ling vous racontera tout ce midi.

La jeune fille le regarda, l’implorant des yeux.

- Non, dites-moi ce qui s’est passé...

Le Domino la regarda en souriant :

- Vous ne direz rien ?
- Je vous le promets.

Le Domino lui raconta le piège qu’il avait

tendu à l'assassin et comment celui-ci était tombé dedans tête première.

– Mais l'assassin ? ? ? Qui est-ce ?...

– Devinez !

– Je ne peux pas ; ne me faites pas languir...

– C'est très bien... je vais vous le dire.

– L'assassin de monsieur Lemay et de mademoiselle Kirouac, c'est... ANTONIO JOLICÉUR.

Épilogue

En effet, Antonio Jolicœur était bien le meurtrier.

Le Domino ne l'avait point soupçonné car Jolicœur avait lui-même prétendu avoir été victime d'une tentative de vol.

Devant les preuves qui l'accablaient, il dut s'avouer coupable et fut remis à la police du pays qui le condamna à la peine capitale.

Deux jours plus tard, les deux Chinois qui étaient allés chercher la fortune de monsieur Beauparlant revenaient avec le magot.

Fung Ling divisa la fortune en cinq parts égales.

Une pour Pauline Boissonnault, une pour chacun des frères Leclair qui avaient passé près de perdre leur héritage, une autre part au silencieux Robert Hotte et enfin une pour Fung

Ling lui-même, qui possédait un éléphant.

Quelques jours plus tard, le Domino revenait au Canada en compagnie de Pauline Boissonnault.

– Alain, dit cette dernière, je ne sais comment vous remercier... voulez-vous séparer ma fortune.

– Je vous ai dit que je n’acceptais pas d’argent.

– Mais...

– Vous voulez me récompenser ?

– Oui.

– Eh bien, donnez-moi la permission de vous revoir... assez souvent et continuez à m’appeler Alain.

– Mais, c’est loin d’être une véritable récompense.

– Ah, qu’est-ce que c’est ?

– Mais... c’est plutôt une récompense pour moi.

Cet ouvrage est le 808^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.